

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS UNE PAROISSE C'EST UNE MISSION PERPETUELLE. LÉON XIII



FONDÉ EN 1893 PUBLIÉ LE MARDI DE CHAQUE SEMAINE

ABONNEMENT

POUR LE CANADA

Un an \$1.00 Six mois \$0.50

POUR LES ETATS-UNIS

Un an \$1.50 Six mois \$0.75

POUR L'EUROPE

Un an \$1.50 Six mois \$0.75

Les abonnements sont payables d'avance.

Pour cesser de recevoir le journal, il faut donner avis au moins un mois avant l'expiration de son abonnement et payer tous les arrérages.

Ceux qui changent d'adresse devront nous donner l'ancienne aussi bien que la nouvelle.

Adressez toutes lettres, correspondances, etc., à

L'IMPARTIAL Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL

Tignish, Mardi, 2 Novembre 1909

Il Faut Agir

Il y a une quinzaine de jours, lorsque courut le bruit que la revue la "Nouvelle France", de Québec, allait être suspendue, le "Réveil", de Manchester, N. H., fit entre autres remarques, les suivantes :

"La suppression d'une excellente et vaillante revue canadienne-française, pour avoir osé démasquer les ennemis de notre race, cela nous paraît trop fort, et nous attendons la confirmation du fait avant d'y ajouter foi.

"Mais l'information, vraie ou fautive, ne manque pas de piquant. Les Irlandais seraient-ils devenus tout puissants dans les hautes sphères ecclésiastiques du Canada ? Cela en a tout l'air. Leur outrecuidance à Ottawa et dans l'Ouest, où ils convoitent les sièges épiscopaux, est un signe des temps. Nos coreligionnaires se croient les plus habiles, et ils se préparent à monter à l'assaut des places fortes canadiennes-françaises.

"En attendant qu'ils puissent chanter victoire, ils font ou cherchent à faire supprimer une revue qui les critique et dévoile leurs agissements. Ils l'appellent un bréviaire de discord et vont jusqu'à faire intervenir le délégué apostolique.

"Le plus triste, c'est de voir des journalistes canadiens-français, aveuglés par l'esprit de parti et les soucis de la politique, semblant approuver la coercition irlandaise dirigée contre la presse de langue française dignement représentée par la "Nouvelle France".

"Et si les choses continuent, la race canadienne-française, déjà pas trop courageuse, courbera l'échine de plus en plus devant l'Anglais et l'Irlandais qu'elle considérera comme ses maîtres.

"Mais qu'est donc devenue la fierté de nos ancêtres ! Sommes-nous dégénérés à ce point que dans notre province natale, dans la vieille cité de Champlain, une revue française ne puisse dire la vérité sur l'antagonisme irlandais, sans encourir, non seulement la censure, mais perdre ses droits à l'existence ?"

"La Patrie, de Montréal, à la date du 19 de ce mois, publiait l'article de fond qui suit, sous le titre : "A la guerre comme à la guerre" :

"A ceux qui reprochent à nos frères des Etats-Unis de toujours se plaindre sans jamais s'adresser à Rome, un confrère franco-américain répond ainsi :

"On ne pénètre pas au Vatican comme dans une gare de chemin de fer.

"Les Franco-Américains ont de sérieux griefs, comme l'avoue la "Vigile", et ils en sont encore à se demander comment s'y prendre pour les exposer sous leurs véritables couleurs au représentant du Christ sur la terre.

"En attendant, l'assimilation progresse ; les apostasies se multi-

Du Fond de l'Abîme....

(POUR LE 2 NOVEMBRE)

Du fond de notre tombeau nous avons crié vers vous, ô Vierge ! ô Mère, entendez notre voix.

Mère bénie, ouvrez vos oreilles à la supplication de l'Acadie ! Si vous vous arrêtez à l'iniquité, qui oserait se présenter devant vous ? Mais vous êtes Mère de Miséricorde : nous avons espéré en vous selon la loi que vous nous en avez donnée.

Oui, l'Acadie se confie dans la parole de Marie, son âme espère en sa Reine.

De l'aurore à la nuit, que notre peuple espère en Marie. Car elle est la Miséricorde, elle qui nous a donné le Rédempteur. Et celui-ci à votre appel, ô Marie ! guérira nos coeurs ulcérés.

(Adapté par F. P.)

Novembre

La nature s'assoupit : on dirait son dernier sommeil. Comme de gigantesques sqnelles, les saules dans nos propriétés. le long des routes, les arbres, partout, tendent leurs longs bras dénudés... vers quoi ?... Aux vents tristement hurlants du mois des morts, on les entend qui entrecroquent lugubrement leurs branches desséchées... Et c'est comme un claquement d'os... Siffant à travers cet enchevêtrement de branches mères et de brindilles, la tempête épaisse toute la gamme des fureurs. Elle pleure, crie, supplie, grince, demande grâce, mugit, menace, tord les cimes, les rompt, broie... Elle est superbe dans sa rage aveugle : mais elle sème la mort !

La révolution, les doctrines sauvages ont desséché les sociétés. Semblables à de longs bras dénudés qui se tendent on ne sait vers quoi, les nations s'entrechoquent avec furie. A distance des champs de bataille, on croirait entendre les mugissements puissants des tempêtes accourues de tous les points de l'horizon. Et la canonnade, par la distance assourdie, donne l'illusion de cris féroces, de hurlements de colère, de râles d'agonie, de malédictions de milliers de mères de familles, de jeunes épousées, de fiancées ; de centaines de mille petits enfants demandant ceux qui étaient leur vie...

Ah ! cette masse énorme des bruits les plus incohérents est superbe, dans sa rage qui sème la mort !

La révolution !...

Elle avait jeté aux quatre vents de l'Europe les doctrines les plus sauvages. Par son coryphée, la plus illustre ganache que peuple ait jamais produite, Garibaldi, puisqu'il faut l'appeler par son nom, elle avait résolu de détruire la Papauté, par conséquent la religion. Et 1793, elle avait supprimé "le nommé Dieu" : en 1867, elle supprimerait le Christ et son Tenant-lieu...

Sur les vignes et les coteaux de Montana, le 3 novembre 1867, c'était un ouragan de plomb meurtrier, de mitraille et de boulets. Du côté des Pontificaux, les longs cris de joie, d'amour pour le plus doux Pontife qui ait illustré la Chaire de saint Pierre : l'auguste Pie IX. Du côté des chemises rouges, des clameurs de haine, de vengeance, des hurlements de colère, des malédictions, des râles d'agonie avec toute sorte d'épouvantements...

A ces clameurs succéda le silence, et l'oubli se fit...

La nature s'assoupit : on dirait son dernier sommeil... comme celui des morts aux lieux où furent les champs de carnage des humains.

Mais s'assoupissait, la nature attend son réveil qui est certain.

Les nôtres, morts au champ de bataille et de gloire de Montana le 3 novembre 1867, ayant sur le front le signe du Christ toujours vainqueur, après avoir exhalé en un dernier soupir d'amour les noms trois fois bénis de : "Pie IX... Jésus... Maman... France..." ; les nôtres espèrent la Résurrection : ils en ont le gage assuré.....

Novembre ! Mois où ceux qui aiment, se souviennent...

plient, le mal empire.

"Bientôt il sera peut-être trop tard pour aller à Rome ; nous serons à tout jamais engloutis dans les flots anglo-saxons ou en train de périr corps et biens.

"Le plus grand danger que nous courions en ce pays, c'est de rester apathiques et indifférents. Là où comme à Brunswick, Maine, les Franco-Américains, las d'attendre une justice qui tarde trop à paraître, se lèvent comme des hommes de cœur et manifestent publiquement, il n'y a pas à s'inquiéter pour la foi de cette population : elle restera catholique et française en dépit de tout.

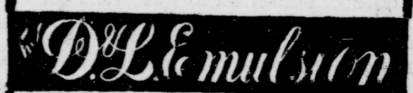
"Si dans le Vermont, le Connecticut et l'Etat de New-York, nos nationaux s'étaient montrés aussi courageux et intrépidés, l'Eglise et la race n'aurait pas aujourd'hui la douleur de pleurer la perte d'au moins trente mille de ses enfants. A la guerre comme à la guerre".

Non, sans doute, on ne pénètre pas au Vatican comme dans une gare de chemin de fer ; mais on peut pénétrer. Cela peut paraître humainement impossible dans les temps actuels, dans les présentes circonstances : plus cela semble impossible, plus on doit avoir le courage de passer. Au Vatican, tout enfant de l'Eglise catholique est chez son Père. Ce ne sont point les hésitations, les craintes irréfléchies, une souveraine lassitude qui ressemble à la lâcheté, comme en Acadie depuis la résurrection de notre peuple, ce n'est point de cette manière que nous ferons comprendre au Pape des faibles, des op-

primés, que nous, LA MAJORITE, nous sommes opprimés par UNE MINORITE ÉTRANGÈRE en l'Anglais comme au Français.

IL FAUT DES ACTES ET DE LA VIGUEUR.

Pour les Personnes Pâles et Délicates



Rends la force et le tient vermeil de la santé en excitant un appétit naturel pour les aliments nutritifs. N'achetez que la véritable D. & L. 50 sous et \$1.00 le bouteille. DAVIS & LAWRENCE CO., Montreal.

La Question de Langue

Des "Cloches de St-Boniface" : "Nous avons reproduit le remarquable et très important article de la "Semaine Religieuse", de Québec en réponse au "Catholic Register" de Toronto, organe de la Catholic Church Extension Society Canada, sur la question des langues nationales comme moyen nécessaire de la conservation de la foi chez les diverses nationalités établies au Canada, et notamment chez les Canadiens Français. Aux judicieuses observations faites par notre confrère québécois à l'organe de la nouvelle société, nous désirons en ajouter de spéciales concer-

La Marine et son Indépendance

Du jour où sur la proposition de Sir Wilfred Laurier, le parlement canadien exprimait par une résolution unanime sa volonté de sauvegarder son autonomie la plus complète, en même temps que faire tout son devoir à l'égard de la défense navale de l'empire, nous avons compris que cette politique serait affirmée et maintenue avec fermeté par nos mandataires à Londres. Et nous ne nous sommes pas trompés.

Ils ont su interpréter fidèlement le sentiment canadien, et faire apprécier nos vœux par les autorités impériales.

Au lieu de donner des Dreadnoughts ou de l'argent à l'Angleterre, le Canada se donne une Marine. Cette marine, tout en étant à la disposition de la mère-patrie, au cas où elle en aurait besoin, pour sa défense, resté la propriété du Canada, et sera contrôlée par nous.

Le Canada grandit et le jour est arrivé où il doit songer qu'il est assez vieux pour penser à sa propre défense. Nos aspirations sont grandes comme notre territoire, et nous sommes déjà une nation dans l'empire, dont nous nous étonnerions de faire partie.

Le chiffre de vingt millions que va coûter la flotte canadienne, peut paraître gros, mais rappelons nous que ce sont vingt millions pour la construction de navires, qui nous appartiendront, et dont l'entretien sera contrôlé par nous et non pas, par Downing Street, comme cela serait arrivé.

Nous augurons de la conception de la marine canadienne un heureux résultat, car elle est basée sur

le patriotisme bien ordonné comme il est bien sincère.

On pourra dire que la question de la marine canadienne, aura fait verser beaucoup d'encre, Que de craintes diverses n'aura-t-elle pas inspirées.

En voilà pourtant une nouvelle, et c'est le "Kingston Standard" qui la formule :

"Si le Canada, dit-il, avait eu sa marine, quand s'est réglée la question des frontières de l'Alaska, il n'eût pas été difficile à quelques têtes chaudes, de soulever le pays en faveur de l'indépendance.

"Si, avec la marine que nous allons avoir, une nouvelle concession de frontières surgissait, qu'arriverait-il ?

"Est-ce là ce que veulent les impérialistes ? Sont-ils assez aveugles qu'ils ne puissent voir plus loin que leur nez ?

"La marine canadienne, pour le "Standard" sera le dernier pas vers notre indépendance."

Ce mouvement que nos conservateurs d'ici, qualifié d'impérialiste, d'anti autonome, que la presse jaune d'Ontario trouve au contraire insuffisant dans ses résultats, le "Standard" va jusqu'à voir un danger pour l'impérialiste même :

Si on l'examine posément et sans préjugé, on ne peut s'empêcher pourtant d'y reconnaître une simple continuation de la politique libérale de l'Angleterre vis-à-vis du Canada, politique à l'avènement de laquelle, Sir Wilfrid a si puissamment contribué, par son attitude et celle de ses ministres, aux conférences à Londres

Le Miracle Acadien

M. Maurice Barrès, l'an dernier, écrivit une belle page sur la survivance de la race française en Amérique.

A-t-on, en effet, un autre exemple dans les peuples modernes d'un petit noyau de 60,000 âmes disséminées sur un territoire grand comme l'Europe, abandonnés sans armes, sans protection, sans richesses, avec quelques prêtres et un évêque pour les conduire, à la merci d'un pouvoir protestant, jaloux, tout-puissant, qui veut les assimiler et les protestantiser, et qui devient en un siècle et demi, sans accession du dehors, un peuple de deux millions et demi, tous catholiques et tous français, qui couvre d'églises ferventes et riches en oeuvres catholiques de toute sorte l'immense vallée du St-Laurent, depuis le Golfe jusqu'aux grands lacs, qui plante dans toutes les provinces, de l'Atlantique au Pacifique, des communautés catholiques pleines de ferveur et de vie, et donne encore sans s'épuiser à plusieurs diocèses des Etats-Unis plus d'un tiers de ses enfants, tous des catholiques, et le très grand nombre d'un catholicisme complet, comme il ne l'est nulle part. C'est bien là un miracle ; et Barrès avait raison de le célébrer.

Et pourtant, dans notre cher et beau Canada, il est un groupe qui aurait ravi d'admiration le chanteur des Déracinés, s'il avait eu le loisir de l'étudier attentivement. C'est le groupe acadien, si intéressant par sa tragique histoire, si méritant de l'Église par sa fidélité et son dévouement au milieu de ses longues souffrances. Mais, hélas ! il a tous jours été compté pour rien jusqu'à ce jour, bien qu'il forme aujourd'hui la moitié de la province de Halifax. Quelle est la force d'expansion du catholicisme anglais dans cette province ? Les statistiques répondent : en 1891, il comptait 165,870. Vingt ans plus tard, en 1901, il ne compte plus que 161,164. Non seulement dans les vingt années qui séparent les deux derniers recensements officiels, il n'a pas progressé, mais il n'a pu maintenir ses positions. Cependant, nos frères catholiques de langue anglaise sont assez fortunés pour avoir une province ecclésiastique de langue anglaise. Ils ont cinq diocèses à eux. Toutefois, les Acadiens forment aujourd'hui un peuple de près de cent cinquante mille âmes, dont la "voix ne peut plus être couverte et a retenti jusqu'au père commun des fidèles." Dans la province ecclésiastique de Halifax, le petit groupe de jadis, qu'on considérait comme une quantité négligeable dont il n'a jamais été fait mention, quand il s'est agi de trouver des pasteurs pour le peuple catholique, est pourtant la part presque la plus importante du troupeau. Aidés de leurs frères du Canada, qui envahissent pacifiquement la partie sud-est du Nouveau-Brunswick, on peut dire que ce sont eux qui font la prospérité des diocèses du Nouveau-Brunswick, tellement que sans eux, si le mouvement de la population marchait régulièrement, comme dans les dernières années, il n'y aurait plus assez de fidèles dans cinquante ans, pour faire seul un diocèse convenable.

Dans les diocèses de la Nouvelle-Écosse, les seuls, où grâce à la prédominance des Écossais le catholicisme a une situation relativement prospère, les Acadiens sont encore un élément important de prospérité et de progrès. Et pourtant quel cas fait-on d'eux ? S'ils ont le malheur d'élever la voix, on tâche de les faire taire. Courage, frères, le jour viendra où toutes les intrigues et toutes les influences s'useront à Rome, parce qu'elles se trouvent contre la "justice" et la "vérité."

UN CRIME INEXPLICABLE

Buffalo, New-York, 28.—M. William Harrison, riche fermier demeurant à deux milles de Springville, comté de Érié, a blessé mortellement sa femme d'un coup de fusil et s'est ensuite brûlé la cervelle.

Le couple était marié depuis sept ans et paraissait vivre heureux.

Aujourd'hui, Harrison venait de charger sa voiture pour se rendre au marché lorsqu'il fit avancer son cheval vers la cuisine et appela sa femme. Dès que celle-ci parut sur le pas de la porte, Harrison lui tira en pleine figure un coup de fusil chargé de chevrotines.

Quoique sa blessure fut horrible—les médecins l'ont ultérieurement déclaré mortelle—Mme Harrison eut encore la force de courir jusque chez ses voisins et de les mettre au courant du drame qui venait de se dérouler.

Un groupe de plusieurs fermiers courut vers la maison de M. Harrison que l'on croyait atteint de folie subite et par conséquent disposé à résister. Cependant on fut très surpris de le trouver mort sur le seuil de sa cuisine.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.



UN CRIME INEXPLICABLE

Buffalo, New-York, 28.—M. William Harrison, riche fermier demeurant à deux milles de Springville, comté de Érié, a blessé mortellement sa femme d'un coup de fusil et s'est ensuite brûlé la cervelle.

Le couple était marié depuis sept ans et paraissait vivre heureux.

Aujourd'hui, Harrison venait de charger sa voiture pour se rendre au marché lorsqu'il fit avancer son cheval vers la cuisine et appela sa femme. Dès que celle-ci parut sur le pas de la porte, Harrison lui tira en pleine figure un coup de fusil chargé de chevrotines.

Quoique sa blessure fut horrible—les médecins l'ont ultérieurement déclaré mortelle—Mme Harrison eut encore la force de courir jusque chez ses voisins et de les mettre au courant du drame qui venait de se dérouler.

Un groupe de plusieurs fermiers courut vers la maison de M. Harrison que l'on croyait atteint de folie subite et par conséquent disposé à résister. Cependant on fut très surpris de le trouver mort sur le seuil de sa cuisine.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

Le malheureux s'était déchaussé, avait placé dans sa bouche le canon de son fusil, et, faisant partir le coup avec son orteil, s'était fait sauter la cervelle.

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishin

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just

and opened a full

complete stock of

NEW GOODS

We are prepared

to supply the wants

of the farmer fish-

er man and mecha-

nic

We invite in-

tending purchasers

to give us a call

and they will find

we can meet all

competitors, and

save to them the

trouble and expen-

se of going to

Summerside or

Charlottetown.

HOTEL

POIRIER

F. T. POIRIER, Propriétaire,

Deux minutes de marche du chemin de fer.

Ecurie et chevaux de louages.

Prix raisonnables.

WELLINGTON, P. E. I

P. C. MURPHY, M. D.,

Médecin—Chirurgien TIGNISH, ILE DU P. E.

